Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 50 (1921)

Heft: 9

Artikel: Joseph Lotte [suite]

Autor: Dévaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039160

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L^me ANNÉE. N° 9. 1er MAI 1921.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : **4 fr.** ; par la poste : **20 ct.** en plus. — Pour l'étranger : **6 fr.** — Le numéro : **25 ct.** — Annonces : **40 ct.** la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Firmin Barbey, inspecteur scolaire, à Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

*Le **Bulletin pédagogique** paraît le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.*

SOMMAIRE. — *Joseph Lotte (suite). — Simples réflexions sur l'exposition scolaire cantonale (suite). — Partie pratique : Le calcul des surfaces et des volumes (suite). L'hirondelle (sciences naturelles). — Bibliographie. — Chronique scolaire. — Rectification.*

Joseph Lotte

(Suite.)

II

Le 24 mars 1910, Lotte rentrait au bercail de l'Église ; le 7 décembre, il annonçait par circulaire la création de son *Bulletin;* le 20 janvier 1911, paraissait le premier numéro du *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université.* Rien ne traînait, on le voit, chez lui. « Que le bon Dieu est bon, écrivait-il dans une note intime, quand on s'est mis entre ses mains. Quel ami pour les braves gens, les simples, ceux qui travaillent ! » Mais, cet ami, tous ne le connaissent pas. Lotte entreprit de le faire connaître à son entourage. Nature expansive, il avait besoin de communiquer à d'autres les richesses qu'il découvrait avec ravissement dans la vie catholique, et spécialement dans la prière et la communion. Il y puisait tant de réconfort et de douceur pour mener à bien sa tâche d'enseignement,

qu'il ne pouvait pas ne pas faire part de la bonne nouvelle à tous ceux qu'il rencontrait.

La théologie raisonneuse, abstruse, n'avait guère la sympathie de ce cœur chaud, apostolique, de cette âme peu compliquée. Il préférait la théologie concrète, vivante, de la liturgie et de la méditation. Le « livre de messe » était son livre préféré : « Nous sommes des paroissiens qui allons à la messe et essayons de la bien suivre. Bien suivre la messe, n'est-ce pas toute la piété, bien conformer sa vie à la messe, toute la perfection chrétienne et la plus haute mystique ? » L'idée de se faire moine, « un moine chauve et barbu », traversa un instant son esprit. Mais il était père; il resta laïc pour son fils; afin de parfaire son éducation, il lui donna une seconde mère. De son second mariage, il eut deux enfants, — qu'il espérait que Dieu prendrait à son service à sa place. Lorsque la guerre éclata, le plus jeune avait trois mois.

A cette guerre-là il ne pensait pas, lorsqu'il écrivait : « Chacun de nous est placé à son poste de guerre... La grande question pour chacun est : Comment ferai-je triompher Dieu ? » — A cette question, Lotte répondit par son *Bulletin*. Son poste de guerre, c'était l'Université [1].

Nous nous groupons d'abord afin de créer entre nous, dont beaucoup s'ignorent les uns les autres, une aide mutuelle de foi et de prière. Nous espérons soutenir ainsi ceux des nôtres qui souffrent d'être isolés ou qui en reçoivent quelque préjudice... Nous voulons que cette communauté de sentiment et d'action redouble en chacun de nous l'élan de la vie spirituelle, donne à notre foi un rayonnement plus vif, et fasse ainsi mieux fructifier chez nos élèves l'influence de notre caractère et de notre dévouement... Notre groupe restera étranger à toute préoccupation d'intérêt corporatif ou politique...

Journal d'édification, ai-je dit, consacré à la gloire de Dieu, et, doit-on ajouter (sinon Lotte ne serait pas Lotte), à la glorification de Péguy. Apostolat singulier ! Singulier, par son organisation même; ses lecteurs se composaient « d'abonnés fermes » et d' « abonnés possibles »; les « abonnés possibles » étaient ceux à qui l'on envoyait le *Bulletin* gratuitement, aux fins de secouer leur indifférence ou d'encourager leur timidité; les « abonnés fermes » étaient ceux qui payaient, et pour eux et pour les autres. Lotte demandait 100 abonnés fermes, à 6 fr. par an, pour commencer. Il n'en trouva que 35; il commença quand même. A la fin de la première année, il annonçait 243 abonnés fermes et 792 abonnés possibles. Le dernier numéro publié par Lotte (juillet 1914) enregistrait 543 abonnés fermes et 1,200 abonnés possibles.

Singulier, par sa gérance : Lotte n'était qu'un infime professeur, muni d'une humble licence ès lettres, sans notoriété, sans ressources.

[1] Par Université, on entend, en France, non seulement l'enseignement supérieur, mais encore l'enseignement secondaire.

Il était à lui seul le comité de rédaction, d'administration et de propagande, et tout était gratuit. Le *Bulletin* publiait chaque mois les comptes de la gérance ; on y trouvait une rubrique pour les pauvres; on en cherchait en vain une pour le gérant. Les journaux anticléricaux dénoncèrent « l'ennemi dans la place », adjurèrent le gouvernement d'épurer l'Université ; le ministre de l'instruction publique fit notifier à Lotte « qu'on ne pouvait admettre d'association confessionnelle dans le personnel de l'enseignement public » ; des collègues plus haut placés l'accablèrent de leur mépris hautain et parfois de leurs injures. Lotte continua.

Singulier par son contenu surtout. A ces professeurs, à ces intellectuels, à ces lumières de la « pensée moderne », Lotte demandait de prier, de communier; il les engageait à lire la vie des saints; il les avertissait de « ne pas faire les malins avec le bon Dieu » ; il transcrivait à leur intention des pages « nourricières » des grands mystiques : saint Jean de la Croix, sainte Gertrude, Catherine Emmerich, etc. ; il leur vantait, en un article entier, la plus inattendue des servantes de Dieu : la petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Ce paradoxe scandalisait bien un peu ces braves intelligences, — et les captivait quand même; Lotte arriva bientôt à conquérir d'ardentes sympathies.

Notre groupement est avant tout un groupement de prières. Nous nous sommes unis d'abord et avant tout pour prier plus et mieux. Il faut que cette union mystique s'affirme dans un acte commun de foi et d'amour. Nous jugeons donc nécessaire que les abonnés de ce *Bulletin,* j'entends ceux qui croient et qui pratiquent, communient tous ensemble le premier dimanche de chaque mois. Je supplie nos amis de ne pas se dérober à ce devoir.

Aussi, dans chaque numéro mensuel, Lotte rappelle-t-il ce devoir et en fixe la date en caractère gras au beau milieu de la première page. Il insiste sur la messe, centre du culte et source de force morale, sur la communion fréquente, sur l'usage des missels, paroissiens, livres de prière, sur la liturgie et sa signification.

Que ne t'avais-je près de moi, vieux Brenn, voilà deux mois, à l'office du Vendredi-Saint, écrivait-il à un collègue qui lui reprochait ses *oremus*. L'Evangile finissait ; le prêtre avait dit le supplice du Juste : comment Judas l'avait trahi, comment Simon-Pierre l'avait renié, et les hurlements des foules carnassières, et la montée du Golgotha, et la crucifixion. J'étais encore tout remué par le récit de saint Jean, quand la voix du célébrant prononça les oraisons du jour. Ah ! mon ami, que ne t'avais-je près de moi ! Rien n'est plus beau que ces prières du Vendredi-Saint.

La prière monte pour l'Eglise et ses pasteurs, pour les catéchumènes, pour le peuple entier des fidèles... Mais ce n'est pas assez de prier pour le troupeau réuni autour de la croix. Fille de Jésus qui est mort pour tous les hommes, c'est pour tous les hommes — hérétiques, schismatiques, païens — que l'Eglise demande la « joie » de sentir présente la miséricorde divine...

Et il y a quelque chose de plus beau encore, ô Brenn ; en ce jour anniversaire du meurtre de Jésus, c'est pour ses meurtriers mêmes qu'elle adresse au Très-Haut ses dernières oraisons : *Prions aussi pour les Juifs déloyaux*... Que viens-tu donc nous parler d'exclusions et d'anathèmes ?... Non, l'Eglise n'exclut personne ; loin d'exclure, elle convie. Mais on est libre de ne pas répondre à son appel, libre aussi de la trahir et de l'abandonner. Ce n'est pas elle qui vous chasse, c'est vous qui partez. Et quand vous êtes partis, secouant la poussière de vos sandales, c'est elle encore qui prie pour vous, et qui, pour vous, fils ingrats, mais d'autant plus aimés, offre à Dieu le trésor de ses sacrifices et de ses prières.

Cette langue alerte et familière, que Péguy, qui s'y connaissait, savait apprécier, cette fraîcheur, cette sincérité, le pittoresque et l'osé de ce périodique si franchement catholique lancé au nez des pontifes anticléricaux, de ces abonnés fermes et de ces abonnés mal fermes, c'est quelque chose de si piquant, de si original, qu'on a peine à se retenir de citer. Qu'on me permette encore quelques lignes exquises consacrées à la petite Sœur Thérèse... qu'il propose comme modèle à ses doctes collègues.

... Sœur Thérèse, qui a la vue claire, sait fort bien nous instruire des découvertes qu'elle fait en elle, et nous donne ainsi un enseignement des plus directs et des plus féconds. Cet enseignement est justement celui dont nous avons le plus besoin. A chaque époque la bonté de Dieu dispense les saints qui conviennent ; et c'est pourquoi, à notre époque de résistance, il a donné cette sainte d'abandon, à notre époque de dureté, cette sainte de tendresse, à notre époque d'orgueil, cette sainte d'humilité...

Et après avoir montré combien cet abandon, cet oubli de soi était indispensable dans le métier de dévouement qui était celui des lecteurs du *Bulletin*, l'auteur terminait :

O petite sainte, nous nous sommes demandé souvent pourquoi Dieu, de sa main miséricordieuse, nous avait retirés de dessous l'amoncellement de nos fautes et de nos reniements. Maintenant que nous vous connaissons, nous savons quelle force impérieuse d'intercession épanche sur vos frères le flot de sa miséricorde... Enrôlez-nous, petite Sœur céleste. Enrôlez-nous sous vos bannières. Nous avons battu bien des pays, couru bien des aventures, dissipé bien des dons ; il nous reste la fidélité. Nous serons derrière vous les vieux routiers qui escortaient Jeanne d'Arc. Conduisez-nous, soutenez-nous, éclairez-nous. Notre France ne veut pas mourir, il ne faut pas que notre France meure.

Mais de ces maux qui la pressent, — maux du dehors, maux infiniment pires du dedans, — qui la sauvera, qui la peut sauver, sinon la foi qu'on lui arrache et que notre office est de lui restituer ? Apprenez-nous à aimer. Il faut qu'un tel amour monte de nous à Dieu, qu'il tourne à nouveau sa face vers notre terre de France et, retrouvant son peuple, décide de le sauver.

Lotte fut exaucé. Il a signé de son sang les pages du *Bulletin*. Mieux que ses articles, sa mort l'a fait connaître. A peine l'armistice fut-il conclu, en 1918, que le *Bulletin* reparaissait, multiplié, sous le « patronage » de son fondateur, qui continue ainsi, au ciel par son

intercession, sur la terre par ses amis, à « passer à Dieu » ses collègues, les professeurs de l'Université.

Lorsqu'éclata la guerre, Joseph Lotte se reposait en pleines vacances, auprès des siens. Il partit tranquillement et rejoignit le régiment territorial auquel il appartenait. Il s'adapta vite à son milieu nouveau, conquit tout le monde par sa bonhomie et donna crânement le bon exemple religieux.

Péguy était tombé le 5 septembre sur le champ de bataille de la Marne. Lotte n'apprit sa mort que le 17, par un article de Barrès : « Je suis démoli, écrivait-il le soir même. Que vais-je faire sans mon Péguy ? » Quelques jours plus tard, comme on demandait des volontaires pour le front, il se présenta « pour venger Péguy ». Le 26 septembre, il était sous le front d'Arras. Dans quels sentiments ? Ecoutez-le :

Quand on prie, on est neuf tous les matins. J'ai découvert un paroissien. Je dis les hymnes et les psaumes. Comme c'est bon et nourrissant, cette liturgie. On se réveille chaque matin avec un cœur tout neuf.

Je n'ai jamais été plus heureux que depuis que j'ai tout donné au bon Dieu. Tous les jours, je répète : *Fiat voluntas tua*. Quelle prière quand on la dit vraiment, et c'est à la guerre qu'on la dit vraiment.

Si le bon Dieu veut me ramener, il me ramènera. Puisque je suis parti comme volontaire, il y aurait de l'indélicatesse à ce que je lui demande de me faire revenir. Cet abandon total est plein de douceur !

Abandon dans la prière et l'amour, comme c'est lui !

Le 17 décembre 1914, en la fête de saint Jean l'Evangéliste, patron du *Bulletin*, le sous-lieutenant Lotte étudiait l'itinéraire à faire suivre, la nuit, à une de ses patrouilles. Une balle le frappa en plein front, comme Péguy. Il avait assisté le matin à la messe et communié. Son ami, l'aumônier, accourut, lui donna une suprême absolution et reçut l'exhalaison de son dernier souffle.

Il aurait manqué vraiment quelque chose à la mémoire de Joseph Lotte si, après avoir vécu toute sa vie en fonction de Charles Péguy, il n'était pas mort pour lui, de la même mort que lui [1].

E. Dévaud.

[1] Lotte a bénéficié de nombreux articles de journaux et de revues. Nous avons utilisé principalement : *Un compagnon de Péguy, Joseph Lotte*, pages choisies et notice biographique par Pierre Pacary, un vol., Gabalda, Paris, 1917, et le chapitre consacré à Lotte dans le *Renouveau catholique dans les Lettres*, par Julien Laurec, un vol., Bonne Presse, Paris, 1917.